Objekttyp: **Issue**

Zeitschrift: **Éducateur et bulletin corporatif : organe hebdomadaire de la Société Pédagogique de la Suisse Romande**

Band (Jahr): **10 (1874)**

Heft 7

PDF erstellt am: **18.05.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

DIEU — HUMANITÉ — PATRIE

SAINT-IMIER. 1er avril 1874

10e année. N° 7.

L'ÉDUCATEUR

REVUE PÉDAGOGIQUE

PUBLIÉE PAR

LA SOCIÉTÉ DES INSTITUTEURS DE LA SUISSE ROMANDE

paraissant le 1er et le 15 de chaque mois.

Sommaire. — Les tableaux d'intuition à l'usage des écoles suisses (suite et fin). — Extrait du Rapport du Jury sur les travaux des Instituteurs neuchâtelois. — Revue de la presse scolaire en Espagne. — Correspondance neuchâteloise (analyse littéraire). — Chronique bibliographique. — Chronique scolaire. — Anecdotes scolaires. — Poésie. — Appel. Les orphelinats voisins d'Alger.

Les tableaux d'intuition à l'usage des écoles suisses.

(Suite et fin.)

Troisième Tableau. *Le jardin.* Ce n'est pas le jardin du paysan, mais celui du riche bourgeois que nous avons ici devant les yeux. Cela paraît d'abord étonnant; car très-peu d'élèves y trouveront un terme de comparaison avec celui de leurs parents. Cependant les motifs qui ont guidé la commission dans son choix se devinent aisément. Elle a voulu représenter un jardin qui réunit tout ce qu'on peut trouver dans une création horticole.

A l'arrière-plan, au-dessous d'un ciel riant, quoique légè-

rement nuageux, comme après une de ces douces et fertilisantes pluies du printemps, brillent les Alpes couvertes de leurs neiges éternelles. Devant elles s'étendent de petites collines verdoyantes qui apparaissent entre les peupliers, les tilleuls et les sapins situés au-delà du mur du jardin.

Le tableau est bordé à gauche par un grand et bel arbre.

Au fond, vers la gauche, se trouve la maison, un de ces beaux chalets de la campagne suisse. Une épaisse fumée s'échappe de la cheminée. Debout sur le balcon, la grand-mère annonce que le dîner est servi. A côté de la maison s'étend une promenade ombragée d'arbres et ornée de fleurs. Le mur du jardin, que l'on aperçoit de l'extrémité gauche jusqu'à la promenade, est garni d'espaliers.

En entrant dans le jardin par le joli portail décoré de cactus, nous voyons, à gauche, la pépinière, le rucher avec l'apiculteur et enfin la serre. La fenêtre de celle-ci sera probablement enlevée aujourd'hui ; car la couverture de paille est enroulée, afin que le soleil et l'air frais puissent arriver aux plantes délicates.

Le jardin potager et le jardin fleuriste sont partagés en deux moitiés par une large allée, au milieu de laquelle se trouvent deux jets-d'eau et deux plates-bandes de fleurs.

Pendant que le jardinier attache un rosier et que ses aides, dispersés dans le jardin, sont occupés à arroser, à planter, à sarcler et à nettoyer, la mère se récrée dans les allées avec ses enfants. Debout près d'un jet-d'eau, elle regarde avec ses deux plus jeunes fils, (de zélés collectionneurs de papillons, à en juger par leurs filets) les poissons s'ébattre dans l'eau du réservoir.

Un troisième garçon, accompagné du roquet, dont il a fait un compagnon habituel, montre de loin à sa maman un bouquet qu'il a cueilli pour la grand'mère.

Au premier plan, près de divers outils de jardinage, quelques pigeons ramassent des brins de paille pour en construire leurs nids.

Enfin, un pavillon adossé au mur du jardin invite la famille à venir y goûter l'ombre, au milieu de l'air embaumé des fleurs.

Quatrième Tableau. *L'hiver.* Le voici, dans toute sa splendeur et dans toute sa gloire, le froid hiver, souvent si sombre, mais aujourd'hui assez beau pour engager les adultes à se promener et les enfants à s'ébattre dans la campagne.

Un ciel gris domine le paysage recouvert du manteau blanc habituel à cette saison. Au fond, dans le lointain, apparaît une ville, à laquelle conduit une route, où se dresse un

poteau indicateur. La route est animée par un traîneau qui contient trois personnes, des gens aisés, enveloppés de manteaux et de couvertures, et par un compagnon ouvrier qui marche d'un pas ferme vers la ville, où sans doute il va chercher de l'ouvrage.

Au-dessus de ce groupe, nous apercevons quelques corbeaux en quête de leur pâture, et, à droite, se montre une forêt de chênes encore ornés de leurs feuilles, comme cela arrive souvent pour ces arbres qui ne se séparent que très-difficilement de leur parure d'été.

Devant la forêt, deux hommes vigoureux scient un arbre qu'ils ont abattu. Ce travail de bûcheron les occupe depuis quelques jours, car plusieurs moules sont déjà entassés dans le voisinage. Une pauvre femme a ramassé un fagot de bois qu'elle emporte à la maison, et une autre conduit sur un petit traîneau quelques arbres de Noël.

Près de l'arbre abattu, flambe un bon feu, à la chaleur duquel se chauffe un jeune garçon, pendant que son camarade s'amuse à l'attiser.

Vers les tas de bois se dresse un homme de neige; il a le cigarre à la bouche et sur sa tête sont fixés trois petits rameaux qui doivent représenter des cheveux. Il paraît aussi solidement établi là que Bismarck en Prusse; mais, comme tout est périssable en ce monde, un petit gaillard à l'air éveillé se dispose à lui préparer un successeur en temps opportun. Il a déjà fait les travaux préliminaires et il amène maintenant sur sa *glissette* [1]) une nouvelle balle de neige, pour continuer son œuvre.

Le premier plan nous montre un petit plateau de glace sur lequel s'ébattent de joyeux patineurs, admirés et même un peu enviés par une petite fille, spectatrice de leurs évolutions.

Ce groupe est réellement caractéristique. Tandis que deux des patineurs paraissent être des praticiens consommés, un troisième n'ose s'aventurer sur la glace qu'en se cramponnant à un camarade qui n'est guère plus rassuré que lui.

Enfin un glisseur s'apprête à descendre la butte qui domine le plateau des patineurs et, dans son orgueil enfantin, il ne sait quelle position prendre pour prouver à une fillette debout près de lui, qu'il sait conduire sa *glissette* de toutes façons. Nous doutons cependant qu'il atteigne son but en gardant la position qu'il a choisie.

---

[1]) **Nous demandons grâce pour ce mot, si usité dans nos contrées, mais que nous n'avons pas trouvé dans le dictionnaire.**

Tels sont les quatre tableaux parus. Nous dirons encore quelques mots de leur utilité dans l'école.

Qui ne se souvient d'avoir lu comment Pestalozzi, le créateur de l'enseignement rationnel, sentait le besoin de rendre ses leçons intuitives pour apprendre aux enfants à observer exactement, à juger sainement, à raisonner juste et enfin à parler d'une manière correcte?

Nous le voyons encore plaçant ses élèves devant la tapisserie de la paroi et leur faisant dire: « Je vois un trou dans la tapisserie — Je vois un grand trou dans la tapisserie de la paroi » ou « Je vois des figures sur la tapisserie — Je vois des figures noires sur la tapisserie, etc... » Si les élèves avaient pu dire: « Je vois un tableau à la paroi — Ce tableau représente une chambre — Dans cette chambre se trouvent six personnes, etc... », un pareil objet aurait, sans contredit, eu un tout autre attrait pour eux que la tapisserie, ses trous et ses figures. Chacun sait quelle joie, quel plaisir la vue de jolies images coloriées procure aux enfants, avec quelle attention ils les contemplent, comment ils reconnaissent et nomment promptement les objets qui leur sont connus, comment ils y reviennent sans cesse, comme ils en parlent souvent, faisant sans s'en douter de l'enseignement mutuel.

L'enseignement intuitif sera toujours profitable quand l'objet de la leçon réjouira les élèves, les fera battre des mains et tressaillir de plaisir: c'est dans la terre meuble et réchauffée par le soleil du printemps que germe la semence.

Si nos tableaux sont avant tout destinés à provoquer l'esprit d'observation chez les enfants, à développer leur jugement et à leur apprendre le mécanisme de la langue, d'un autre côté, ils doivent aussi servir à féconder l'imagination et à ennoblir le cœur.

La description physique des personnages (âge, figure, yeux, cheveux, habits) et celle des objets représentés serviront au développement du jugement et du raisonnement, ainsi qu'à l'étude de la langue. Pour la culture de l'imagination et de la sensibilité, on fera parler les personnes mises en scène. Par exemple, le grand-père racontera comment, étant un pauvre garçon, il devint d'abord domestique, puis fermier, enfin propriétaire du domaine qui nourrit la famille. Dans cette histoire de sa vie il insistera sur la nécessité d'une bonne éducation, l'importance de l'école, la récompense du travail et de la fidélité, le prix d'une bonne réputation, le danger des mauvaises compagnies, etc.

Ses instructions seront basées sur l'expérience et puisées

dans la vie pratique; elles devront toucher, saisir, attacher les élèves, afin de leur laisser une impression ineffaçable.

Il pourra dire aussi qu'il a porté les armes, expliquer pourquoi on les prend (l'image des Trois Suisses, à la paroi) et quelle doit être la conduite d'un guerrier patriote.

Rien n'empêche de faire parler de même la grand'mère, la mère et les autres personnages.

Mais nous en avons dit assez pour montrer comment ces tableaux peuvent servir à un grand nombre d'exercices variés et attrayants très-propres à réaliser le but que doit se proposer tout enseignement intuitif, savoir la culture de l'intelligence et du cœur.

F. ALLEMAND.

Rapport du jury sur les travaux de concours des instituteurs neuchâtelois

lu à l'assemblée générale de 1873. (Extrait relatif à l'analyse littéraire de M. Perriard.)

Parmi les travaux auxquels le jury a cru devoir accorder une récompense, nous avons mentionné l'analyse littéraire d'une des Fables de Lafontaine : le Coche et la Mouche.

« Nous avons lu et relu, dit l'un des membres du jury, les développements » dans lesquels l'auteur est entré sur une des plus belles fables de Lafontaine, » et à part quelques expressions impropres, ce travail nous paraît ne mériter » que des louanges. La valeur du travail que nous analysons consiste sur- » tout dans les aperçus piquants que l'auteur a donnés des pensées du Fabu- » liste, ainsi que dans les commentaires que lui suggère la facture des vers.

» Le premier vers, composé de mots lourds et traînants, est un vrai mo- » dèle d'harmonie imitative. Chaque épithète désigne un nouveau degré qui » augmente la difficulté du chemin.

» Ecoutez : le chemin est *montant*, première difficulté, *sablonneux*.... qui » ne sait combien le sable entrave, même dans la plaine, la marche d'un » véhicule ? Que sera-ce donc à la montée ? Ce n'est pas tout, le chemin est » *malaisé*, expression assez générale, mais qui laisse supposer toute espèce » d'obstacles obstruant le chemin : des pierres perdues dans le sable, des » touffes d'herbe par ci, par là, des ornières, des inégalités de terrain, et » que sais-je encore ?

» A propos du vers: *Femmes, moines, vieillards, tout était descendu ;* l'au- » teur, après avoir fait remarquer combien le chemin offrait de difficultés, » puisqu'on n'avait pas même laissé dans le coche les personnes les moins » propres à la marche, ajoute : « La lenteur du vers et la longueur des syl- » labes nous font assister à l'opération longue et laborieuse de ces personnes

» descendant du coche à regret et l'une après l'autre. » Plus loin, l'auteur » dit encore: « Autant le premier vers de l'exposition du sujet est riche » d'épithètes, autant les derniers sont sombres et dépourvus d'ornement, » imitant dans leur apparente pauvreté, le costume simple, sans parure et » sans prétention du travailleur qui va son droit chemin et ne songe qu'au » devoir. » Si ce ne sont pas là des pensées originales, nous ne nous y con- » naissons guère. Et celle-ci, à propos de la mouche qui s'approche des che- » vaux : « Ah ! on ne le voit que trop, la mouche ne saurait oublier qu'elle » a maintes fois vécu aux dépens des chevaux, et vers eux d'abord la porte » son instinct suceur. Toutefois, aujourd'hui, l'orgueil et l'ambition mettent un » frein à sa nature parasite et, étouffant son instinct sous son bourdonne- » ment, elle voltige d'un cheval à l'autre.

» Nous pourrions encore relever bien des pensées ingénieuses qui brillent » comme des rubis dans ce travail de vingt pages, mais nous en resterons là, » et nous maintiendrons notre jugement favorable. »

Tout en souscrivant à la plupart des éloges contenus dans ces lignes, un autre membre du jury a cependant trouvé qu'il y avait quelque exagération dans l'expression de *rubis*. D'abord le rapporteur lui-même relève quelques incorrections comme celles-ci : *harmoniser* pour concilier, *méchant* trait de satire (ils ne sont jamais autrement), *grossissant* pour grandissant, etc., etc. Lafontaine, certainement, a employé maintes expressions que l'usage actuel et la critique trouvent défectueuses ou surannées. Mais ce serait manquer de goût et de critique soi-même que de souligner des fautes qui n'en sont pas, comme l'a fait l'auteur de l'analyse à propos de ce vers, où Lafontaine dit de la mouche orgueilleuse :

« Se plaint qu'elle agit seule en ce commun besoin. »

L'analyste croit à tort que la correction grammaticale aurait demandé qu'on dise : se plaint de ce qu'elle agit... L'analyste se trompe et devrait y regarder à deux fois avant d'épiloguer sur le premier des fabulistes français et européens.

Revue de la presse scolaire en Espagne.

Qui croirait que l'Espagne, ce pays si tourmenté par les partis, théâtre de pronunciamentos militaires, de révolutions sociales et d'une double guerre civile, possède une presse scolaire assez étendue et que ses feuilles pédagogiques, au nombre de 60 ou 70 *pour l'instruction primaire seulement*, continuent à paraître, en dépit des calamités auxquelles cette belle contrée est en proie depuis cinq ans, c'est-à-dire depuis l'expulsion de cette Isabelle, dont la république a trouvé moyen de donner le regret au corps enseignant primaire qui meurt de faim et aux amis de l'instruction publique qui compâtissent à la cruelle position des instituteurs et de leurs familles.

Dernièrement le Corps enseignant espagnol s'en prenait au Président de la République Emilio Castelar, de la lamentable situation des instituteurs. Mais que

pouvait Castelar avec toute son éloquence contre un mal aussi général et aussi profond? Depuis lors, d'ailleurs, le Président est tombé et la domination militaire qui semble devoir remplacer le gouvernement du célèbre orateur n'est pas faite pour améliorer l'état des choses.

Dans de semblables circonstances, n'est-ce pas un miracle qu'il y ait encore en Espagne une presse pédagogique, et aussi riche comparativement? Son existence cependant ne laisse aucun doute.

On trouvera en note les titres d'une partie des feuilles scolaires qui paraissent dans la péninsule et qui sont, nous l'avons dit, au nombre de 60 ou 70, au dire de l'une d'elles (1.

Les annales de l'enseignement primaire (dont le rédacteur en chef, M. Carderera, mentionnait dernièrement l'*Educateur* avec beaucoup de bienveillance) et le *Magisterio espanol*, rédigé par M. Emilio Ruiz de Salazar, pourraient nous aider à compléter ce tableau.

Dans le tableau que nous venons de tracer ne sont pas comprises les feuilles spécialement vouées à l'enseignement supérieur, aux sciences et aux lettres. Mais telle quelle, cette statistique prouverait à elle seule que la nation espagnole est meilleure que sa réputation, et surtout meilleure que ne le ferait supposer l'état d'abandon et de détresse où sont réduits, en beaucoup d'endroits, les pauvres instituteurs primaires, ceux de Castellon, par exemple, qui, selon le *Magisterio espanol* du 20 décembre, n'ont pas reçu un centime depuis 21 mois. Aussi les malheureux ont-ils pris la résolution de s'enrôler dans la compagnie de volontaires qu'entretient la députation provinciale, pour ne pas mourir de faim.

La République de Salmeron voudra-t-elle et pourra-t-elle faire plus pour le corps enseignant primaire que celle de Castelar ? C'est fort douteux, surtout, si comme le disent les annales de l'enseignement primaire de Madrid, *la République des républicains a fait place à la République des monarchistes.*

Et cela au moment où il semblait que les républicains véritables comprenaient enfin la nécessité de l'instruction populaire, obligatoire et gratuite.

Le *Magisterio* du 15 février dernier nous apporte encore la nouvelle affligeante qu'un instituteur s'est donné la mort à Béjar, et ajoute ces mots significatifs : « Ce n'est probablement pas l'excès de la félicité qui l'a poussé à cet acte de désespoir, car le professorat de l'enseignement élémentaire passe par de terribles épreuves (*et professorado de primera ensenanza passa par terrible pruabas*).

(1 **Los Ninos de Frautora (les enfants de Madrid). -- Clamor del Magisterio (le Cri du Corps enseignant) à Madrid. — Los anales de primera Ensenanza (annales de l'enseignement primaire), paraissant depuis huit ans à Madrid. — El magisterio espanol (le corps enseignant espagnol). — Le Eco dellas scuelas l'Echo des Ecoles. — La Gazeta de instruccion primaria (la Gazette de l'instruction primaire), à Lérida en catalogne. — Boletin de Instruccion publica (Bulletin de l'Instruction publique), à Salamanque en Castille. — La ensenanza de Albacete (l'Enseignement), publié à Albacete, province, de Murcie, — El**

C'est ainsi, comme le disait le *Professcrado* de Grenade du 25 octobre dernier (Rédacteur M. Cobos), que « cinq ans de république apparente ont suffi « pour détruire vingt-cinq ans d'efforts et de travaux accomplis sous un ré- « gime moins libéral en principe. »

Encore une preuve ajoutée à mille autres, qu'on ne relève pas un pays en écrivant sur les murailles et sur le papier les mots République et progrès, si on ne travaille pas sérieusement à les réaliser dans la pratique.

A. DAGUET.

CORRESPONDANCE

Cerneux-Péquignot, le 26 janvier 1874.

Dans le second numéro de l'*Educateur*, vous conviez vos lecteurs au tournoi de la critique sur la composition: *Cheveux blonds et cheveux blancs* ou *Jeunesse et vieillesse.*

Sans être solidement armé, je cède à la tentation d'entrer en lice, sinon avec la certitude du succès, du moins dans le but de faire un exercice littéraire.

Tout d'abord, me sera-t-il permis de féliciter l'aimable anonyme sur la manière heureuse dont elle a su exposer et développer un travail qui n'était pas sans offrir des difficultés ? En effet, le sujet étant indéterminé et général, il présentait le double danger d'une aride sécheresse ou d'une abondance de détails intempestive. Ces deux écueils, le premier surtout, ont été assez habilement évités. En outre, l'ensemble de la composition trahit une préoccupation morale et sérieuse, qui, sous des traits doux et gracieux, annonce bien le sexe dont un des plus grands soucis est avant tout la première éducation de la famille.

Le lecteur se plaît aussi à trouver heureusement unis dans ce devoir l'imagination et le cœur, deux qualités précieuses, souvent séparées et rarement accordées au même individu. Mais ces facultés brilleront d'un éclat d'autant plus vif, lorsque plus tard le jugement, arrivé à son complet développement par l'étude et par la réflexion, guidera d'une main sûre le cœur et l'imagi-

---

Magisterio segoviano (le Corps enseignant de Ségovie). — El Magisterio aragonès (le Corps enseignant d'Aragon). — El Magisterio Balear (des îles Baléares) Boletin del Magisterio de Badajos (Bulletin du Corps enseignant de Badajos, en Estramadure). — Los Anales de primaria Ensenanza de Huesca (les annales de l'enseignement primaire de Huesca en Aragon). — La Escuela (l'Ecole). — L'Impartialité (impartialid). — Revue pour l'enseignement primaire de Burgos, en Castille vieille. — El professorado de Granada. — La Revue de l'instruction et de l'agriculture qui en est à sa 10e année. — Revue de l'instruction primaire à Cadix. — La Vérité journal de l'enseignement populaire. — La Feuille populaire (la hoja popular) pour l'instruction. — Primera ensenanza de Valence. — El Magisterio estremeno (d'Estramadure).

(² La Républica de los Republicanos ha ce dido su puesta a la de los monarquicos. N° des annales, 10 janvier.

nation et interdira à cette dernière, particulièrement, l'un ou l'autre écart qu'un Aristarque un peu sévère pourrait signaler dans la composition dont il s'agit. Toutefois, dans notre appréciation, nous ne voulons pas perdre de vue que ce travail a été fait *ex abrupto*, séance tenante, par conséquent sans que l'auteur ait eu trop le temps de coordonner toutes ses idées, d'éviter parfois la diffusion, comme aussi des redites inutiles.

Cette charmante composition révèle aussi chez son auteur des lectures nombreuses et variées, une tendance au rhythme poétique, mais une tendance un peu trop prononcée dans un travail écrit en prose, et enfin des réminiscences d'auteurs.

Pour justifier, ou du moins pour expliquer nos observations, signalons quelques défectuosités que nous avons remarquées dans ce travail.

Au premier alinéa, page 31, ces mots-ci : « sans nous laisser le *temps* de jouir du *printemps* » renferment une dissonnance désagréable. L'auteur eût évité cette cacophonie en remplaçant le mot *temps* par *loisir* ou un synonyme équivalent. Plus loin, et toujours dans le même alinéa, nous lisons : « dont à peine nous avions pressé la coupe de nos lèvres. » *La coupe de nos lèvres* est une expression inintelligible ou, en tout cas, obscure. Il fallait : dont à peine nos lèvres avaient pressé la coupe.

La première phrase du deuxième alinéa est trop longue, ce qui la rend un peu diffuse. Dans le sujet donné, le style coupé est certainement préférable au style périodique. L'expression « *et qui lui rappelle* » n'est pas des plus correctes ; grammaticalement *qui* se rapporte au mot *aïeule*, et selon le sens, il se rapporterait à *petite fille*. — « *Il sourit.... elle lui adresse.* » Nous nous demandons *qui* sourit et *qui* adresse. Il fallait ici, dans cette phrase, remplacer les pronoms par des noms. Dans cet alinéa, comme dans d'autres parties du travail, la ponctuation n'est pas toujours observée.

Le commencement du troisième alinéa, tracé en style rapide, ne saurait être mieux approprié aux idées émises, et l'analogie de l'expression et des pensées répond parfaitement au sujet que l'on traite.

Dès le premier mot du quatrième alinéa, nous trouvons le monosyllabe « *donc* » qui ne nous paraît pas bien justifié. Plus bas, la conjonction « *mais* » est une répétition inutile, et le style serait plus correct si l'on disait : « *aussi l'enfant* » au lieu de « *mais l'enfant.* » Voici encore une petite tache.... « l'*enfant* en y *pensant.* » C'est une nouvelle dissonnance qu'il faut ici éviter. On aurait pu dire : « *A cette pensée, l'enfant...* » Les épithètes sont au style ce qu'un habile coup de pinceau est à une peinture. Cette disgression nous amène à dire que la pensée de l'auteur eût gagné en force et en vivacité, si l'on avait ajouté au mot *idée* un adjectif convenable. Quelle différence si l'on eût écrit : « Aussi, à cette pensée, l'enfant devient rêveur, repousse cette idée *importune.* »

Au cinquième alinéa, nous voudrions pareillement accoler une nouvelle épithète ; le mot *jeunesse*, employé tout seul, est un peu vide, sec, froid même. Il était donc préférable de dire : « Elle a vu s'évanouir son heureuse enfance, son *ardente* ou sa *vive* jeunesse. » *Quelle paix rayonne sur le front*

de cette aïeule où les soucis ont cependant déposé leur sceau. Dans cette phrase si poétique, on verrait avec plaisir le mot *grand'mère* remplacer le mot *aïeule* qui se trouve répété et qui n'a pas rencontré de synonyme dans « *Cheveux blonds et cheveux blancs.* » Le point d'interrogation doit être remplacé par un point exclamatif.

Le dernier alinéa renferme un certain nombre d'idées incohérentes, et le style en est obscur et diffus. Le pronom *elle,* trop exprimé, manque quelquefois de clarté. Le mot *études* ne doit pas avoir la marque du pluriel; le sens de ce mot indique ici une application de l'esprit et non une instructiou classique, etc. L'*aiguille marche et ses enfants* est une expression que l'on rendrait plus claire : « *l'aiguille du temps marche,* » et *ses enfants....* Les enfants de l'aiguille? *Les cheveux blonds flottent au gré du vent, tandis que l'aïeule auprès de la cheminée....* « *Au gré du vent* » est non seulement une répétition, mais une invraisemblance, surtout dans la phrase dont nous parlons ; le vent, il est vrai, entre parfois dans les mansardes misérables, mais souffle-t-il jamais dans la cheminée ? Nous en doutons. La dernière phrase est inachevée ; on voit que l'examinateur réclamait la copie. Il y aurait bien encore quelques légères observations à ajouter aux remarques que nous venons de faire, mais nous n'irons pas plus loin, de crainte qu'on nous applique ce vers d'un critique :

« Le secret d'ennuyer, c'est de vouloir tout dire. »

Avant de terminer, rendons encore un dernier hommage à cet agréable mélange de joie et de tristesse, de bonheur et de mélancolie, qui forme le fond du tableau, parallèle charmant où l'auteur va successivement du printemps à l'automne, de l'enfance joyeuse et insouciante à la soucieuse vieillesse. Ces idées sont vraiment heureuses. Quelquefois, il faut l'avouer, le costume ne leur est pas toujours adapté avec élégance et justesse. Mais les défectuosités ne doivent-elles pas se rencontrer dans toute œuvre humaine, et d'un autre côté ne sont-elles pas pour toute âme généreuse un stimulant qui la pousse vers la perfection relative, notre but à tous?

A. Perriard, instituteur.

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

Histoire de l'industrie par Maigne. Paris, Belin, 1873, un vol. in-12 de 622 pages.

L'ouvrage que nous annonçons n'a rien de commun avec les recueils de pacotille compulsés avec plus ou moins de discernement par des personnes souvent peu versées dans les arts qu'elles ont la prétention d'enseigner. L'auteur possède bien son sujet, et a su l'exposer avec clarté, avec simplicité et beaucoup d'ordre. Des figures bien faites facilitent l'intelligence des explications, et ajoutent un nouvel attrait aux descriptions variées données par

l'auteur. Egalement éloigné de la prolixité de certains traités à l'usage des gens du monde et de l'aridité des ouvrages strictement scientifiques et techniques, le livre de M. MAIGNE nous paraît parfaitement approprié aux besoins des jeunes gens qui désirent acquérir des notions saines sur les applications de la science aux arts utiles et à l'industrie. Il forme le complément indispensable des traités d'histoire naturelle, de physique et de chimie en usage dans les établissements d'instruction secondaire, et mérite à ce titre de trouver place dans toutes les bibliothèques scolaires. La correction du texte et l'exécution typographique répondent entièrement au mérite de l'exposition, et font de ce volume un recueil aussi élégant qu'instructif. Un coup d'œil jeté sur la table des matières donnera une idée de la richesse et de la variété des sujets traités par l'auteur : Substances alimentaires. — Industrie des tissus. — Art du potier et verrerie. — Industrie du papier. — Imprimerie. — Gravure et estampes. — Lithographie. — Métaux. — Mines. — Art des constructions. — Eclairage. — Chauffage. — Moteurs. — Navigation. — Chemins de fer et locomotives. — Electricité. — Télégraphe. — Industrie houillère. — Horlogerie. — Caoutchouc et gutta-percha. — Dans ce siècle de positivisme, où l'on recherche surtout et avant tout l'utile, l'*Histoire de l'industrie* vient évidemment à point nommé combler une lacune, en fournissant une foule de renseignements pratiques qu'on chercherait vainement dans les ouvrages qui traitent des sciences physiques et naturelles.

E. P.

Bibliothèque Franklin. *La question sociale* par Charles ROBERT, ancien conseiller d'Etat, ancien secrétaire général de l'instruction publique. *Capital et rente*, par Bastiat. TURGOT, par Félix CADET. — Ces ouvrages se trouvent chez Henri Bellaire, 30 centimes le volume, 40 vendu franco.

La Bibliothèque Franklin continue, comme on voit, ses utiles et intéressantes publications. Celles que nous annonçons aujourd'hui touchent à des sujets variés d'Economie politique et de Biographie.

Dans son livre sur la question sociale en 186 pages in-8, M. Robert qui appartient, comme on sait, aux promoteurs les plus zélés et les plus capables de l'instruction publique et que les délégués suisses à l'exposition universelle ont eu l'avantage d'entendre à la Sorbonne, considère la question sociale dans ses rapports avec l'évangile et avec l'Etat, au point de vue des rapports du capital et du travail ; il réclame la protection de l'Etat pour les enfants ; il signale les bienfaits du patronage patriarcal et les avantages de l'association des ouvriers aux bénéfices du patron, etc. C'est là le bon socialisme, celui des honnêtes gens et des amis de l'humanité. A propos des enfants, M. Robert cite les paroles du Père Hyacinthe à St-Eustache, en 1867, où l'éloquent orateur chrétien se faisait l'interprète du sentiment qu'inspire le triste, odieux spectacle d'enfants saisis et exploités par l'industrie avant qu'ils aient pu atteindre leur développement physique et intellectuel.

Dans *Capital et Rente*, 190 pages, M. Bastiat, bien connu comme Economiste, traite sous une forme agréable des sujets d'actualité s'il en fut jamais

dans notre siècle économique et social. La propriété, l'intérêt, l'argent, le crédit, le prêt, les emprunts, le capital, la terre, le paupérisme, tous ces points sont traités avec une grande supériorité de raison et une lucidité de langage qui les met à la portée de tous.

L'un des chapitres les plus saillants est celui qui est intitulé : le Capital » est utile même à ceux qui n'en ont pas.» Supprimez le capital, dit l'auteur « en terminant, et vous aurez l'égalité dans la misère. Laissez le capital li- « bre et vous aurez la plus grande somme possible d'égalité dans le bien- « être. »

TURGOT. 190 pages. L'étude s'ouvre par un résumé de la carrière de cet homme d'Etat éclairé, habile et généreux, qui commença son œuvre en régénérant une province, le Limousin, pendant une administration de 13 années (1761-1774) et qui eût de concert avec son ami et collègue Malesherbes, régénéré la France entière, si Louis XVI avait su conserver ce ministre réformateur à la tête des affaires publiques qu'il ne dirigea que deux ans (1774-6). C'est Turgot, qui réorganisa la France, émancipa le paysan et l'ouvrier, et par là supprima la corvée des Maîtrises et soutint Malesherbes dans l'abolition des lettres de Cachet, l'émancipation de la presse, la liberté de conscience etc. A cet aperçu trop court sur la vie de Turgot, M. Cadet joint une feuille d'extraits tirés des écrits que cet homme célèbre a laissés sur la politique et les diverses branches de l'économie politique et de l'administration. Nous remarquons entre autres un discours sur les progrès successifs de l'esprit humain, où Turgot (1750) a devancé Condorcet, et des lettres sur la Tolérance (1753-54), où il en a précédé bien d'autres. C'est dans son discours de la Tolérance que se trouve cette prophétie du grand ministre : « Les colonies sont comme les fruits qui ne tiennent à l'arbre qne jusqu'à « leur maturité ; devenues suffisantes à elles-mêmes, elles firent ce que fit « depuis Carthage, ce que fera un jour l'Amérique. »

Vocabulaire calabrais-italien (*Pontuaria Calabreo italiano*), par le professeur Lombardi de Catanzaro, à l'usage des écoles et des familles, 106 pages.

Le professeur Lombardi, rédacteur d'un journal pédagogique que nous recevions l'année dernière et qui peut-être a cessé, car nous ne l'avons pas reçu depuis quelque temps, nous a envoyé déjà au mois d'août un vocabulaire destiné à initier les Calabrais à la belle langue italienne, dont le dialecte de la Calabre diffère sensiblement, comme on le voit par un simple coup d'œil jeté sur ce livre utile. Tout ce qui pourra resserrer les liens des Italiens et servir la civilisation dans la Péninsule mérite encouragement et sympathie.

A. DAGUET

CHRONIQUE SCOLAIRE

NEUCHATEL. — Il résulte du rapport annuel publié sur l'établissement de bienfaisance des Billodes, que jamais cette maison n'a compté un aussi grand

nombre d'élèves ; il a été pendant plusieurs mois de 94. Ces enfants ont payé de 120 à 400 fr. de pension.

Dans le nombre des enfants indiqués ci-dessus, il se trouve 17 enfants bernois. Les legs et dons n'ont pas manqué et se sont élevés à 5874 fr. Un don anonyme de 1000 fr. est arrivé dans un moment de détresse. Néanmoins on a la douleur de constater un déficit, et l'œuvre traverse des temps difficiles. La fièvre typhoïde, qui a fait tant de ravages, a épargné l'asile des Billodes. La direction rend hommage au Dr Lardy pour ses bons soins. Un autre ami de l'établissement est M. Jules Grand-Jean, qui a de nouveau procuré cette année aux enfants un voyage de plaisir à Corcelles, où une autre bienfaitrice, Madame Vaucher, a pourvu en grande partie aux frais d'un excellent repas champêtre. Les dames de Noël ont fait leur apparition accoutumée aux Billodes et ont laissé tomber de leurs robes, des livres, des pains d'épice des ours de Berne. Tous les pasteurs du Locle, à quelque église qu'ils appartiennent, ont répondu à l'appel du directeur pour faire entendre aux enfants une parole pieuse. — Telle est la substance du rapport de M. le directeur Nouguet, que nous nous faisons un doux devoir chaque année d'analyser pour nos lecteurs.

— Les amis de l'instruction publique et les personnes du sexe qui ont fréquenté l'école supérieure de Neuchâtel apprendront avec douleur le décès de Mlle Racine, institutrice et maîtresse d'études de cette école. Mlle Racine était âgée de 67 ans et en avait passé trente-trois dans l'enseignement public. Elle avait commencé à enseigner à la Chaux de-Fonds et fut appelée ensuite, il y a un quart de siècle de cela, à Neuchâtel. L'école supérieure des jeunes filles ayant été instituée en 1858, Mlle Racine fut chargée de la direction des jeunes filles de cette classe, dont les leçons sont données la plupart par des professeurs. Comme l'a très-bien dit M. le Pasteur Robert en présence du cercueil de notre digne sœur, Mlle Racine n'était pas de ces personnes qui se font de l'enseignement et de l'éducation de la jeunesse un jeu ou un métier. Elle avait au plus haut degré le sentiment du devoir et ce sentiment s'appuyait chez elle sur la croyance évangélique. Mais pas trace de mesquinerie ni d'intolérance dans cette foi aussi simple dans ses manifestations qu'elle était solide dans ses principes. L'école supérieure des filles perd en Mlle Racine une maîtresse dévouée et surtout d'un rare bon sens, plus nécessaire aujourd'hui que jamais dans une position comme la sienne.

ANECDOTES SCOLAIRES

LE BAISER DE LA MAMAN.

Benjamin West, l'insigne peintre américain (1738-1830), disait : « C'est à un baiser de ma mère que je suis redevable de ma vocation. Commis par elle, un jour, à la garde de mon frère cadet qui était encore au berceau, je me mis à faire son portrait à la plume pour passer le temps. Ma mère étant rentrée dans l'intervalle, je m'attendais à être grondé pour avoir touché à l'écritoire. Mais, à mon grand étonnement, ma mère, touchée de la ressemblance et peut-être aussi de l'intention, me prit dans ses bras et m'embrassa. Encouragé par ces marques de tendresse, je me mis à copier des fleurs et me livrai entièrement à l'art. »

LES ENFANTS TERRIBLES.

Une famille reçut une visite au moment du dîner. La mère de famille fit observer tout bas à son mari que le menu du dîner ne permettait pas qu'on invitât l'étrang r. La petite Gabrielle avait entendu ce colloque. Là-dessus, l'étranger étant entré dans le salon : « Monsieur, fit la petite fille, vous ne « pouvez pas dîner avec nous, maman l'a dit. »

Un petit garçon avait l'habitude de manger bruyamment. Sa mère l'en reprit en lui disant : tu manges comme un petit c... A quelques jours de là, un ami de la maison ayant été prié à dîner, mangeait d'une façon qui parut à l'enfant avoir de l'analogie avec la sienne : Monsieur, dit-il tout à coup à l'étranger, vous mangez comme un c.... Morale : ne prononcez jamais de mots grossiers devant les enfants.

LE BAS A L'ENVERS.

Un petit enfant de cinq ans avait mis un de ses bas à l'envers. Sa maman lui en fit le reproche. « Maman, repartit le petit bavard, c'est qu'il était troué à l'endroit.

LES CANARIS.

D'où viennent les canaris ? demandait un instituteur à ses élèves. Les garçons se taisaient pour cause. Une petite fille, heureuse de montrer son savoir, s'écria : De Genève, Monsieur. — Ce qui causait l'erreur de l'enfant, c'est qu'un de ses cousins avait acheté un canari dans cette ville.

POÉSIE

Le poète Delille à Glairesse sur le lac de Bienne

Parmi les nombreux émigrés que la Terreur jeta sur le sol helvétique, l'un des plus célèbres est sans contredit l'abbé-poète Delille, traducteur des Géorgiques et de l'Enéide, celui qu'on appelait alors le Virgile de la France et qui n'est plus aux yeux de la critique actuelle qu'un des plus habiles et des plus brillants versificateurs. C'est dans le cours de l'année 1794 que le fameux écrivain parut sur les bords romantiques du lac de Bienne, habités et décrits avec tant d'enthousiasme par Rousseau plus de trente ans auparavant. C'est là qu'inspiré à son tour par une nature pittoresque, Delille composa le poème des *trois règnes de la nature* et acheva celui de l'*Homme des Champs*. Contraint de quitter la Suisse par les gouvernements suisses, qui croyaient prévenir l'invasion de leur pays en expulsant les émigrés, Delille n'en garda pas moins un souvenir reconnaissant au pays qui lui avait donné l'hospitalité, comme on le voit par les vers suivants extraits de son poème de la *Pitié* (1802).

Parmi les bienfaiteurs de ma triste patrie
Pourrais-je t'oublier, Terre que j'ai chérie,
Oh malheureuse Suisse? Et comment oublier
Tes cascades, tes rocs, ton sol hospitalier!

Non, non, je l'ai promis à l'aimable Glairesse,
Beau lieu qui nourrissait ma poétique ivresse,
J'ai juré sur tes monts et je tiens mon serment
De payer mon hommage à ton site charmant.
Amoureux des torrents, des bois, des précipices,
Dans quel ravissement, je goûtais leurs délices !
De leurs âpres hauteurs lentement descendu,
Que j'aimais ce beau lac à mes pieds étendu,
Ces bosquets de St-Pierre, île délicieuse,
Qu'embellit de Rousseau la prose harmonieuse.
O bords infortunés ! en vain nos oppresseurs
Nous ont de votre asile envié les douceurs,
Et menaçant de loin vos frêles Républiques
Ont lancé contre nous leurs arrêts tyranniques ;
Chacun de vos rochers cachait un malheureux.

Les orphelinats de Dely-Ibrahim, près Alger. — Appel d'un instituteur à ses collègues et aux amis de l'Education.

Ils sont situés à environ deux lieues d'Alger, sur le plateau du Sahel (le Tell). Ils se composent de deux sections, celle des filles et celle des garçons, dont les résidences sont séparées par un profond ravin et une distance de sept cents mètres. La section des garçons est elle-même répartie dans deux bâtiments assez éloignés l'un de l'autre; la ferme d'abord, où habite le directeur avec la moitié des garçons et qui est le siége des administrations agricoles et autres, et le camp occupé par une partie des garçons, sous les ordres et la surveillance de l'instituteur, quand il y en a un. Cette disposition rend difficile la surveillance de la part du directeur, ainsi que la bonne marche des études et du travail.

Les deux sections servent habituellement de refuge à un nombre de 70 à 80 enfants, orphelins le plus souvent de colons que le climat et les privations déciment rapidement. L'établissement reçoit pour la plupart une subvention du gouvernement ou une minime pension, qui est loin de couvrir les frais d'entretien. Le reste de ses dépenses est couvert par les produits de la ferme et par les dons de personnes bienveillantes.

Les élèves des deux sexes reçoivent des leçons dans l'établissement jusqu'à l'âge de 15 ans. Ils ont six heures de classe en hiver et 4 heures en été. Cela est suffisant. Aussi faut-il attribuer leur ignorance relative au défaut de bons maîtres et maîtresses et au changement fréquent du personnel enseignant.

A partir de l'âge de quinze ans les élèves qui restent dans l'établissement pour s'occuper dès lors aux travaux des champs et de la ferme, reçoivent une petite rétribution mensuelle à titre d'encouragement jusqu'à l'âge de 18 ans. Alors ils peuvent quitter l'établissement ou y demeurer comme ouvriers auxiliaires rétribués. Ce système, inauguré par le directeur actuel, a déjà produit de très-beaux résultats.

Outre les travaux agricoles, les garçons s'occupent aux ateliers de maréchalerie, de boulangerie, de cordonnerie, etc.

En dehors des heures de classe, les jeunes filles ont aussi leurs travaux, sans compter le ménage de leur section; elles s'occupent à l'ouvroir sous la direction de Mlle Chevalley, sœur du directeur, de la confection et de l'entretien du linge et des vêtements des deux sections. Tâche immense, si l'on songe que les jeunes filles quittent ordinairement l'établissement à l'âge de quinze ans.

Par son but charitable et humanitaire, par son directeur, qui est notre compatriote, ainsi que par les enfants de colons suisses qu'il recueille, l'orphelinat de Dely-Ibrahim mérite de nous intéresser. Mais les quelques détails ci-dessus n'ont pas seulement pour but de le faire connaître aux lecteurs de l'*Educateur*; ils sont destinés à obtenir leur concours en sa faveur. En effet, s'il a des ressources suffisantes pour subvenir à ses dépenses courantes, il lui manque de pouvoir réaliser certaines améliorations propres à assurer sa marche progressive, à le mettre à même de remplir complétement son but et à se passer de tout secours pécuniaire dans un avenir très-rapproché. Ces améliorations sont au nombre de trois.

1. Rendre les bâtiments actuels de la ferme capables de recueillir tous les garçons sous l'œil vigilant du directeur. Celui-ci penserait pouvoir exécuter lui-même ce travail avec 3,000 francs, au lieu de 5 à 6,000 qu'il coûterait s'il était remis à des mains étrangères. Il s'agirait de transformer un hangar en dortoir. Cette dépense sera, je crois, couverte en partie, par un legs de fr. 2,000 que l'établissement vient de recevoir d'une personne de Morges.

2. Augmenter le traitement de l'instituteur et celui de l'institutrice, afin d'avoir de bons maîtres; réforme urgente, s'il en fût, et que l'exiguïté des ressources n'a pas permis de réaliser jusqu'ici.

3. Mettre en culture peu à peu les 90 hectares de terrains non-défrichés qui ont été concédés à l'établissement par le gouvernement.

Environ 60 hectares sont déjà en culture et ont donné l'année dernière un revenu net d'environ fr. 8,000. Ceux qui restent sont couverts de palmiers noirs, dont on fait le crin d'Afrique. Leur mise en culture coûterait de 3 à 4 cents francs par hectare.

Les beaux bénéfices réalisés sur l'exploitation agricole depuis que M. Chevalley, agriculteur consommé, la dirige, permettent d'affirmer hardiment que cette mesure mettrait non-seulement l'orphelinat à même de subvenir à ses dépenses sans recourir à la générosité du public, mais encore lui permettrait de réaliser par lui-même de futures améliorations. En un mot, d'un mendiant, elle ferait un rentier vivant du produit de ses biens et de son travail réunis.

J'espère donc que tous les instituteurs ainsi que les personnes qui ont à cœur le perfectionnement moral, intellectuel et physique de malheureux enfants privés, sur un sol étranger, de l'appui de leurs parents, voudront bien contribuer à la souscription que j'ouvre par les vingt francs que je joins ici. Puissent-ils être la semence de moutarde produisant un arbre capable d'abriter sous ses branches un grand nombre de ceux, hélas! qui en auront sans doute besoin. Ulysse HUGUENIN, ancien instituteur.

Le caissier de la Société romande, M. Gisler, à Saint-Imier, veut bien se charger de recevoir le montant des souscriptions.

Le Rédacteur en chef : A. DAGUET.